

Collection
« *Adaptations théâtrales* »

MAXIME GORKI
Les barbares
Adaptation de Éric Lacascade
d'après la traduction d'André Markowicz

CRÉBILLON FILS
Les égarements du cœur et de l'esprit
Adaptation de Jean-Luc Lagarce

D. A. F. SADE

La philosophie dans le boudoir

ou les instituteurs immoraux

adaptation de
CHRISTINE LETAILLEUR

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette adaptation a été créée le 23 janvier 2007 au Théâtre national de Bretagne à Rennes dans une mise en scène de Christine Letailleur avec :

DOLMANCÉ : Stanislas Nordey
MME DE SAINT-ANGE : Valérie Lang
LE CHEVALIER DE MIRVEL : Philippe Cherdel
EUGÉNIE DE MISTIVAL : Charline Grand
MADAME DE MISTIVAL, UN VALET : Guy Prévost
AUGUSTIN, LAPIERRE, UN VALET : Bruno Pesenti
LE CHAT¹ : Stéphanie Cosserat

Scénographie (conception) : Christine Letailleur
Assistante à la mise en scène : Stéphanie Cosserat

Production : Théâtre national de Bretagne – Rennes, CDN de Normandie et la compagnie Fabrik-Théâtre, subventionnée par la DRAC Île-de-France

© 2007, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-202-3

1. Les valets et le Chat sont des personnages créés pour la mise en scène. Les valets prennent en charge les didascalies du texte initial. Ils sont avec le Chat, qui lui, reste muet, témoins et actants de la pièce. Ce sont eux encore qui manipulent les éléments du décor telles les marionnettes du petit théâtre de Sade.

PRÉFACE

ADAPTER, C'EST TRAVAILLER LE TEXTE AU CORPS...

Rencontrer un texte brut, sauvage, foisonnant, touffu, insolent, hors des sentiers battus, dont les mots sont sculptés dans une langue inimitable... Voyager en territoire inconnu, traverser des labyrinthes, se perdre dans les contrées fictives d'un auteur... S'immiscer, se mouvoir dans les méandres et les soubresauts d'une pensée... S'enivrer, s'étourdir dans des flots de mots jusqu'au vertige... de là, naît le désir d'adapter une œuvre pour la donner à entendre. Je pense à Jahnn¹, à Sade, à leur démesure, à leur rage d'écriture, à leurs textes-fleuve. Aussi, le passage à la scène nécessite une relecture ainsi qu'un travail de coupe ; les lois qui régissent le plateau et la représentation sont autres que celles qui président à la lecture personnelle, seul, le livre en main.

J'ai choisi d'adapter *La Philosophie dans le boudoir* de Sade², œuvre non destinée au théâtre mais cependant composée de dialogues, et d'en présenter une

1. J'ai mis en scène *Médée* de Hans Henny Jahnn, en 2001, au Théâtre Gérard-Philipe de St-Denis, adapté et monté *Pasteur Ephraïm Magnus* du même auteur au festival Mettre en Scène (Théâtre national de Bretagne à Rennes) en 2004 et 2005.

2. À partir de la version préfacée par Gilbert Lely aux éditions 10/18. J'ai, par ailleurs, consulté l'édition établie et annotée par Yvon Belaval chez Gallimard, collection « Folio classique », La Pléiade dont le texte est présenté par Jean Deprun. Également le manuscrit à la bibliothèque de L'Arsenal, dans le fonds Enfer.

version scénique de deux heures, la simple lecture à voix haute de l'intégralité du texte excédant largement les six heures. Outre sa longueur, l'attention du spectateur ne résisterait sans doute pas à l'effort de concentration demandé par une œuvre – si dense, parfois complexe voire obscure ; on connaît le goût de Sade pour les longues dissertations et démonstrations, pour les répétitions, les postures qui se font et se défont à n'en plus finir. Il faut donc trancher, couper, tailler dans les blocs de mots, travailler le texte au corps, le désosser, le désarticuler, choisir certains passages et pas d'autres, faire se frotter, se confronter tel extrait à tel autre, isoler telle ou telle phrase... Ramasser, compresser et désencombrer, clarifier pour faire entendre et résonner le texte malgré tout, coûte que coûte, pour donner à voir la singularité d'une pensée, sa complexité, sa richesse.

Épurer, pour le plaisir de faire entendre la langue, le style et l'humour de Sade. Oui, je suis amoureuse de la langue du divin Marquis, avec ses phrases, ses adverbes, ses superlatifs, ses expressions imagées, ses outrances langagières, ses mots savants, obscènes, ses points d'exclamation, ses points-virgules, même³.

LA PHILOSOPHIE DANS LE BOUDOIR...

La Philosophie dans le boudoir est publiée sous le manteau en 1795, soit la même année que *Aline et Valcour, ou Le Roman philosophique*. Sade a 55 ans,

3. À part quelques changements minimes pour des besoins de représentation, j'ai choisi de garder la langue de Sade, l'ensemble des sept dialogues, en respectant leur ordre chronologique et leur spécificité. Également les italiques du texte de référence. Pour des raisons philosophiques, j'ai supprimé, sauf pour madame de Mistival, la majuscule pour les termes de majesté religieuse comme dieu, ciel...

il a déjà écrit des pièces de théâtre, des opuscules philosophiques, également *Justine ou les Malheurs de la vertu* ainsi que *les Cent Vingt Journées de Sodome*. À cette époque, il jouit d'une liberté provisoire ; il vient de passer treize années en prison et d'échapper à la guillotine.

(Œuvre littéraire et politique, *La Philosophie dans le boudoir* est composée de sept dialogues dont un pamphlet révolutionnaire, « Français, encore un effort si vous voulez être républicains ». Le sous-titre, « ou les instituteurs immoraux », en révèle avec exactitude le contenu : il s'agit d'un traité d'éducation érotique pour jeunes filles. Mme de Saint-Ange et Dolmancé vont, en parfaits connaisseurs, initier Eugénie de Mistival aux principes du libertinage. Ici, le lycée est un boudoir. En effet, l'éducation sadienne repose sur l'enseignement des plaisirs de l'esprit autant que de la chair : exercices théoriques et pratiques ne cessent de se combiner.

Grâce à la philosophie, Eugénie se libère de ses chaînes ; elle fait table rase des principes moraux et religieux et remonte jusqu'au principe premier, à savoir la Mère ; pour accéder véritablement à la liberté, il lui faudra arracher les préjugés à la racine, donc tuer symboliquement sa mère, celle qui reproduit l'hypocrisie des conventions sociales. En quelques heures, Eugénie aura fait siens des principes du libertinage et pourra se flatter d'être « à la fois incestueuse, adultère, sodomite, et tout cela pour une fille qui n'est dépucelee que d'aujourd'hui ! »

C. LETAILLER

PERSONNAGES

DOLMANCÉ.

MME DE SAINT-ANGE.

LE CHEVALIER DE MIRVEL.

EUGÉNIE DE MISTIVAL.

DEUX VALETS.

AUGUSTIN.

MME DE MISTIVAL.

LAPIERRE.

AUX LIBERTINS

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Voluptueux de tous les âges et de tous les sexes, c'est à vous seuls que j'offre cet ouvrage : nourrissez-vous de ses principes, ils favorisent vos passions, et ces passions, dont de froids et plats moralistes vous effraient, ne sont que les moyens que la nature emploie pour faire parvenir l'homme aux vues qu'elle a sur lui ; n'écoutez que ces passions délicieuses ; leur organe est le seul qui doive vous conduire au bonheur.

Et vous, aimables débauchés, vous qui, depuis votre jeunesse, n'avez plus d'autres freins que vos désirs et d'autres lois que vos caprices, que le cynique Dolmancé vous serve d'exemple ; allez aussi loin que lui, si, comme lui, vous voulez parcourir toutes les routes de fleurs que la lubricité vous prépare ; convainquez-vous à son école que ce n'est qu'en étendant la sphère de vos goûts et de vos fantaisies, que ce n'est qu'en sacrifiant tout à la volupté, que le malheureux individu connu sous le nom d'homme, et jeté malgré lui sur ce triste univers, peut réussir à semer quelques roses sur les épines de la vie.

PREMIER DIALOGUE

Madame de Saint-Ange, le Chevalier de Mirvel.

MME DE SAINT-ANGE. – Sais-tu, mon frère, que je me repens un peu et de ma curiosité et de tous les projets obscènes formés pour aujourd’hui ?... À vingt-six ans, je devrais être déjà dévote, et je ne suis encore que la plus débordée des femmes... On n’a pas idée de ce que je conçois, mon ami, de ce que je voudrais faire. Je suis un animal amphibie ; j’aime tout, je m’amuse de tout, je veux réunir tous les genres ; mais, avoue-le, n’est-ce pas une extravagance complète à moi que de vouloir connaître ce singulier Dolmancé qui, de ses jours, dis-tu, n’a pu voir une femme comme l’usage le prescrit, qui, sodomite par principe, non seulement est idolâtre de son sexe, mais ne cède même au nôtre que sous la clause spéciale de lui livrer les attraits chéris dont il est accoutumé de se servir chez les hommes ? Vois, mon frère, quelle est ma bizarre fantaisie : je veux être le Ganymède de ce nouveau Jupiter, je veux jouir de ses goûts : jusqu’à présent, tu le sais, mon cher, je ne me suis livrée ainsi qu’à toi, par complaisance, ou qu’à quelqu’un de mes gens qui, payé pour me traiter de cette façon, ne s’y prêtait que par intérêt ; aujourd’hui, ce n’est plus ni la complaisance ni le caprice, c’est le goût seul qui me détermine... Peins-moi ton Dolmancé,

je t'en conjure, afin que je l'aie bien dans la tête avant de le voir arriver.

LE CHEVALIER. – Dolmancé vient d'atteindre sa trente-sixième année ; il est grand, d'une fort belle figure, des yeux très vifs et très spirituels ; il a les plus belles dents du monde, un peu de mollesse dans la taille et dans la tournure, par l'habitude, sans doute, qu'il a de prendre si souvent des airs féminins ; il est d'une élégance extrême, une jolie voix, des talents, et principalement beaucoup de philosophie dans l'esprit.

MME DE SAINT-ANGE. – Il ne croit pas en Dieu, j'espère.

LE CHEVALIER. – C'est le plus célèbre athée, l'homme le plus immoral... le plus scélérat qui puisse exister au monde.

MME DE SAINT-ANGE. – Comme tout cela m'échauffe ! Je vais raffoler de cet homme. Eh ! dis-moi, mon cher, il t'a eu avec ta délicieuse figure ?

LE CHEVALIER. – Dans le fait, j'aime les femmes, moi, et je ne me livre à ces goûts extravagants que quand un homme aimable m'en presse. Je suis loin de cette morgue ridicule qui fait croire à nos jeunes freluquets qu'il faut répondre par des coups de canne à de semblables propositions ; l'homme est-il le maître de ses goûts ? Un homme vous dit-il une chose désagréable en vous témoignant le désir qu'il a de jouir de vous ? Non, sans doute ; c'est un compliment qu'il vous fait ; pourquoi donc y répondre par des injures ou des insultes ? Il n'y a que les sots qui puissent penser ainsi.

MME DE SAINT-ANGE. – Un peu de détails, je t'en conjure, et sur le physique de cet homme et sur ses plaisirs avec toi.

LE CHEVALIER. – M. Dolmancé était instruit par un de mes amis du superbe membre dont tu sais que je suis pourvu ; il engagea le marquis de V... à me donner à souper avec lui. Une fois là, il fallut bien exhiber ce que je portais ; la curiosité parut d'abord être le seul motif ; un très beau cul qu'on me tourna, et dont on me supplia de jouir, me fit bientôt voir que le goût seul avait eu part à cet examen. Je prévins Dolmancé de toutes les difficultés de l'entreprise ; rien ne l'effaroucha. « Je suis à l'épreuve du bélier, me dit-il, et vous n'aurez même pas la gloire d'être le plus redoutable des hommes qui perforèrent le cul que je vous offre ! » Le marquis de V... était là ; il nous encourageait en tripotant, maniant, baisant tout ce que nous mettions au jour l'un et l'autre, « voilà ce que Dolmancé attend de vous me dit-il ; il veut que vous le pourfendiez... que vous le déchiriez. – Il sera satisfait ! » dis-je en me plongeant aveuglément dans le gouffre... Et tu crois peut-être, ma sœur, que j'eus beaucoup de peine ?... Pas un mot ; mon vit, tout énorme qu'il est, disparut sans que je m'en doutasse, je touchai le fond de ses entrailles sans que le bougre eût l'air de le sentir et je l'inondai. À peine fus-je dehors que Dolmancé, se retournant vers moi, échevelé, rouge comme une bacchante : « Tu vois l'état où tu m'as mis, cher Chevalier ? me dit-il, en m'offrant un vit sec et mutin, fort long et d'au moins six pouces de tour ; daigne, je t'en conjure, ô mon amour ! me servir de femme après avoir été mon amant. » Je me prêtais ; le marquis se déculotta, me conjura de vouloir bien être encore un peu homme avec lui pendant que j'allais être la femme de Dolmancé.

MME DE SAINT-ANGE. – Tu dois avoir eu le plus grand plaisir, mon frère, à te trouver ainsi entre deux ; on dit que c'est charmant.

LE CHEVALIER. – Il est bien certain, mon ange, que c'est la meilleure place ; mais quoi qu'on en dise, tout cela ce sont des extravagances que je ne préférerai jamais au plaisir des femmes.

MME DE SAINT-ANGE. – Eh bien, pour récompenser aujourd'hui ta délicate complaisance, je vais livrer à tes ardeurs une jeune vierge. Il s'agit d'une éducation ; c'est une petite fille que j'ai connue au couvent l'automne dernier, pendant que mon mari était aux bains. Là, nous ne pûmes rien, nous n'osâmes rien, trop d'yeux étaient fixés sur nous, mais nous nous promîmes de nous réunir dès que cela serait possible ; uniquement occupée de ce désir, j'ai, pour y satisfaire, fait connaissance avec sa famille. Enfin la belle vient, je l'attends ; nous passerons deux jours ensemble... Dolmancé et moi nous placerons dans cette jolie petite tête tous les principes du libertinage le plus effréné, nous l'embraserons de nos feux, nous l'alimenterons de notre philosophie, nous lui inspirerons nos désirs, et comme je veux joindre un peu de pratique à la théorie, comme je veux qu'on démontre à mesure qu'on dissertera, je t'ai destiné, mon frère, à la moisson des myrtes de Cythère, Dolmancé à celle des roses de Sodome.

LE CHEVALIER. – Mais, dis-moi chère sœur, si cette demoiselle venait à jaser quand elle retournera chez elle ?

MME DE SAINT-ANGE. – Ne crains rien, j'ai séduit le père... il est à moi. Je le tiens.

LE CHEVALIER. – Tes moyens sont affreux !

MME DE SAINT-ANGE. – Voilà comme il les faut pour qu'ils soient sûrs.

LE CHEVALIER. – Eh ! dis-moi, je te prie, quelle est cette jeune personne ?

MME DE SAINT-ANGE. – On la nomme Eugénie, elle est la fille d'un certain Mistival, l'un des plus riches traitants de la capitale, âgé d'environ trente-six ans ; la mère en a tout au plus trente-deux et la petite fille quinze. Mistival est aussi libertin que sa femme est dévote. Pour Eugénie, ce serait en vain, mon ami, que j'essaierais de te la peindre : elle est au-dessus de mes pinceaux.

LE CHEVALIER. – Mais esquisse au moins, si tu ne peux peindre, afin que je me remplisse mieux l'imagination.

MME DE SAINT-ANGE. – Eh bien, mon ami, ses cheveux châtons, qu'à peine on peut empoigner, lui descendent au bas des fesses ; son teint est d'une blancheur éblouissante, son nez est un peu aquilin, ses yeux d'un noir d'ébène et d'une ardeur !... Et si tu voyais les jolis sourcils qui les couronnent... les paupières qui les bordent !... Sa bouche est très petite, ses dents superbes, sa taille est un modèle d'élégance et de finesse, sa gorge délicieuse... Ce sont bien les deux plus jolis tétons !... À peine y a-t-il de quoi remplir la main, mais si doux... si frais... si blancs !... Vingt fois j'ai perdu la tête en les baisant ! et si tu avais vu comme elle s'animait sous mes caresses... Mais je l'entends... laisse-nous ; sors par le jardin pour ne la point rencontrer, et sois exact au rendez-vous.

LE CHEVALIER. – Oh, ciel ! te quitter dans l'état où je suis !... un baiser... un seul baiser, ma sœur, pour me satisfaire au moins jusque-là.

MME DE SAINT-ANGE. – Viens !

DEUXIÈME DIALOGUE

Madame de Saint-Ange, Eugénie.

EUGÉNIE. – Oh ! ma toute bonne, j'ai cru que je n'arriverais jamais, tant j'avais d'empressement d'être dans tes bras ; une heure avant de partir, j'ai frémi que tout ne changeât ; ma mère s'opposait absolument à cette délicieuse partie ; elle prétendait qu'il n'était pas convenable qu'une jeune fille de mon âge allât seule. On ne me donne que deux jours.

MME DE SAINT-ANGE. – Que cet intervalle est court, mon cher ange ! à peine pourrai-je t'exprimer tout ce que tu m'inspires... et t'initier dans les plus secrets mystères de Vénus. Passons donc dans mon boudoir, nous y serons plus à l'aise.